

Il ne s'en remettra pas psychologiquement, s'enfermera dans la solitude et l'étude obsessionnelle des mécanismes des ascenseurs jusqu'à accuser ces engins d'avoir permis aux hommes de construire des villes de plus en plus hautes, des villes malades et inhumaines où ils vivent en surcharge au prix de leur liberté, condamnés à s'entasser dans des espaces minuscules, des boîtes aveugles dont ils sont prisonniers. Paul Snejder a résolu de mener un combat contre ces « monstres éleveurs ». Il le fera à sa façon, tout en réduisant sa vie sociale à une activité élémentaire et dérisoire : la conduite des chiens

à la promenade. Au moins dans cet équipage sera-t-il un homme libre. On le prendra pour fou. Il n'en a cure. Sa folie est douce. Elle est pour lui, avec l'humour, un rempart, un masque qui cache son chagrin, son amerturne, son angoisse. Cette métaphore est très belle, très émouvante, d'une poésie douloureuse. Didier Bezace a eu l'excellente idée de la porter au théâtre. Il y a associé Pierre Arditi, qu'on voit rarement dans des rôles de cette nature. Ici, tantôt on l'entend en voix off livrer la mémoire de sa vie, tantôt dans l'action il joue l'existence misérable qu'il mène désormais. Ici et là, il prête au personnage une présence et des accents bouleversants.

Le travail « en profondeur » de Didier Bezace est remarquable. Dans l'esprit comme dans la lettre, le metteur en scène donne à la pièce une vérité crue, au bord du pathétique. Un peu sombre certes, un peu lourde, même. Il y a moins d'humour dans la représentation que dans le texte original. Mais quelle émotion ! La scène finale est déchirante. L'asile a remplacé l'ascenseur. C'est la même chose : l'enfermement, la prison. Le monde d'aujourd'hui.

Notre ami Philippe Tesson organise dans son Théâtre de Poche-Montparnasse * à partir du 13 mars, chaque lundi, à 20 h 30, un débat public dans le cadre de la campagne électorale. Chacune de ces soirées, baptisées Elysée Folles et animées par Christophe Barbier, réunira quatre édithéoriciens parmi les plus éminents de la presse nationale, familiers de la télévision, de la radio ou des journaux écrits. Une personnalité du monde intellectuel, artistique ou politique se joindra comme « grand témoin » à cette rencontre.

* 75, bd du Montparnasse (Paris VI). Réservations : 01.45.44.50.21 ou www.theatredepoeche-montparnasse.com

www.theatredupoche-montparnasse.com

Réservations : 01.45.44.50.21 ou
- 19, bd du Montparnasse (Paris VI).

émiments de la presse nationale, familiers de la télévision, de la radio ou des journaux écrits. Une personnalité du monde intellectuel, artistique ou politique se joindra comme « grand témoin » à cette rencontre.

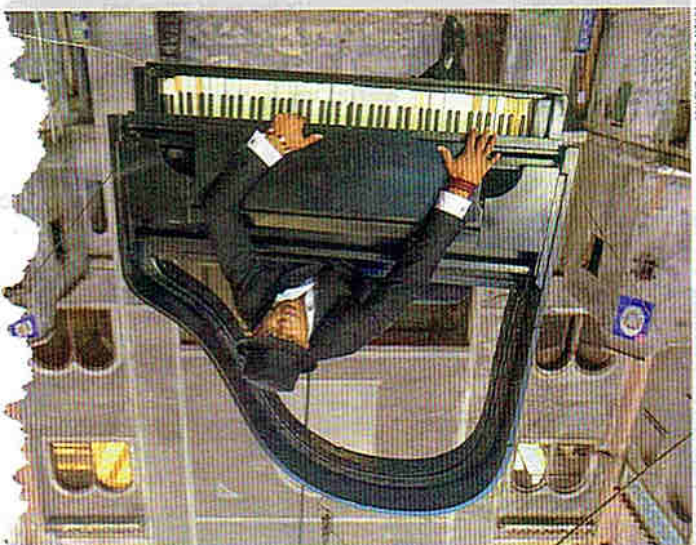
LES VARIATIONS DE
FRANÇOIS DELETRAZ

Rien ne lui ferait quitter son île, d'abord parce que comme tous ses compatriotes, Roberto Fonseca est fier d'être cubain. Et aussi « parce que les must-ciens cubains sont très bons », dit-il sans ambages. Fier, ce pianiste hors pair l'est sans nul doute. Mais

pas arrogant. L'artiste est avant tout un pragmatique, très adaptable et toujours heureux de rencontrer son public. Pour rappeler au monde que la musique cubaine est bel et bien vivante, il entame une courte tournée en France. Il y fera la promotion de son dernier album, *Abuc* — lisez « Cuba » à l'envers — paru chez Impulsize / Universal. Le musicien y retrace l'histoire musicale de La Havane, façonnée par les influences de l'Afrique et du jazz, dont il a magistralement réarrangé les plus grands airs. À 41 ans, c'est une étape de sa carrière, presque une leçon de vie. Lui, l'ancien fétard pour qui la musique est devenue une affaire sérieuse, redoute désormais « *de perdre (son) temps* ». « *Voici le vrai Roberto* », lance-t-il. Non pas celui qui faisait des bêtises étant jeune mais celui qui, avec son piano, exprime ce

qu'il n'oserait dire avec des mots.
Grand, large d'épaules, séducteur et apparemment sûr de lui, le pianiste tient pourtant à « protéger (sa) sensibilité » et craint la solitude au point de toujours vouloir être entouré. « On devient meilleur avec les gens : on partage et on éduque. » Chroniquement nostalgique, il préfère le mode mineur pour ses interprétations – il reconnaît même avoir « du mal avec le majeur » – et tient Bach pour le maître de la mélodie ! Musicalement, il s'autorise beaucoup de digressions car « quand on a la technique, on peut faire des bêtises », résume-t-il. A La Havane, où il joue au moins deux fois par semaine, il est un musicien très respecté. Sa carrière internationale y est sans doute pour quelque chose, ainsi que sa générosité : dans les clubs où il joue, il offre toujours quelque chose au public. Mais surtout, Roberto Fonseca fait du nouveau avec de l'ancien, sans jamais renier ses origines, qu'il ouvre largement au monde.

En concert le 21 à La Cigale, à Paris, le 22 à Tourcoing, le 26 à La Rochelle, le 28 à Metz.



ARTHUR CHONG CASTAN